

<b>Zeitschrift:</b>	Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne
<b>Herausgeber:</b>	Université de Lausanne, Faculté des lettres
<b>Band:</b>	9 (1976)
<b>Heft:</b>	4
 <b>Artikel:</b>	Hommages
<b>Autor:</b>	François, Alexis / Bouvier, Bernard / Raymond, Marcel
<b>DOI:</b>	<a href="https://doi.org/10.5169/seals-870929">https://doi.org/10.5169/seals-870929</a>

### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 09.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# Hommages

## LES ÉTUDES DE LETTRES

Samedi 2 mai 1925, à 17 h.

à

l'Aula du Palais de Rumine

Henri Rohrer ~ Albert Thibaudet ~ Ernest Bovet

rendront hommage à l'œuvre  
de

# Jacques Rivière

---

Places numérotées à Fr. 10.— et 5.— ; entrées à Fr. 2.— chez Fötisch  
et à l'entrée.

Le 14 février 1925, Jacques Rivière mourait. Immédiatement les témoignages d'émotion et de sympathie affluent. En voici quelques-uns.

## I

## Témoignages personnels

Lausanne 1442 30 15 23 h 35

DOULOUREUSEMENT ÉMUS PAR LA MORT DE JACQUES  
RIVIÈRE NOTRE AMI A TOUS NOUS ASSOCIONS DE TOUTE  
NOTRE SYMPATHIE A VOTRE DEUIL.

CAHIERS VAUDOIS

Genève 01652 30 16 9 h 40

LA SOCIÉTÉ DE BELLES-LETTRES DE GENÈVE  
PROFONDÉMENT PEINÉE PAR LA MORT DE SON CHER  
HONORAIRE VOUS PRIE D'AGRÉER SES SINCÈRES  
CONDOLÉANCES.

Paris-Lausanne 448-24 16 15 h 35

AMIS DE RIVIÈRE A LAUSANNE PLEURENT AVEC VOUS ET  
VOUS ENVOIENT PROFONDE SYMPATHIE.

BONNARD

*Alexis François à Madame Isabelle Rivière*8, Florissant  
Genève

14 février 1925

Bien chère Madame,

J'ai appris tout à l'heure par le Dr Cramer la terrible nouvelle. Elle m'a frappé comme la foudre. Je ne puis me représenter sans un trouble profond, une immense compassion ce que vous venez de traverser, ce que vous allez traverser. Celui qui vous avait été rendu d'une manière quasi providentielle après la captivité d'Allemagne et que vous êtes venu chercher à Genève vous est ôté cette fois pour toujours — pour toujours sur la terre, et vous restez seule avec ces deux enfants en qui il vous a doublement aimée. Combien nous pouvons vous comprendre et vous plaindre, ma femme et moi, vous le devinez. Vous étiez l'un et l'autre si bien faits l'un pour l'autre et vous vous complétez si bien au regard de ceux qui faisaient leur plaisir de vous connaître — avec entre vous deux, pour vous unir davantage l'image sacrée d'Alain-Fournier. Je ne sais, chère Madame, comment vous exprimer ma tristesse, sans paraître vouloir toucher à des choses trop intimes et qui, en somme, ne m'appartiennent pas. Mais il me sera bien permis de vous dire que pour vos amis vous avez rayonné ensemble et que l'on sentait chez l'un et chez l'autre une distinction pareille, une force égale derrière le sourire différent. Je mets au nombre de mes meilleurs souvenirs, les moments où je me suis approché le plus de Jacques Rivière. C'était pendant la guerre, à une époque où les moindres rapprochements nous engageaient dans une intimité en quelque sorte pathétique. Jacques Rivière nous a donné, m'a donné beaucoup alors par son exemple et par sa pensée. J'espérais qu'il pourrait mettre longtemps au service des lettres sa vive et infatigable intelligence, sa noblesse et son courage développés encore depuis par son terrible corps à corps avec la médiocrité. Il manquera beaucoup à ceux qui l'ont connu et qui voudraient pouvoir vous offrir quelque consolation dans votre malheur.

Veuillez agréer, chère Madame, la grande sympathie de ma femme et la mienne

Alexis François

*Bernard Bouvier à Madame Isabelle Rivière*

Genève, rue Charles Bonnet 4  
ce 15 février 1925

Chère Madame

vos amis de Genève ont le cœur plein de tristesse et de pensées affectueuses pour vous et votre fille. Ils ne peuvent pas mesurer votre deuil, mais ils le ressentent, ils s'y associent respectueusement. Ils souffrent de leur propre chagrin.

Comme j'ai peine à croire que Jacques Rivière n'est plus ! Toute cette vie de pensée si riche, cette volonté si sûre et ferme doucement et ce cœur si fin ! Il était le centre de bien des amitiés et de bien des activités précieuses, nécessaires, qui ne pourront pas, semble-t-il, se passer de lui. Bien des choses ne seront plus pensées, ni dites ni faites de la même façon, et sa façon était exquise, noble, claire. Tout un mouvement de pensée, qui faisait tant honneur à la culture française, ne sera plus porté, ni dirigé par la même force de réflexion, pénétrante, analyste et synthétique à la fois ! C'est une grande perte, c'est un profond et lourd regret.

Après les années si dures de la captivité, celles de l'internement chez nous ont été meilleures sans doute, mais n'est-ce pas ? assez maussades, hors la joie du foyer retrouvé ? Peu à peu cependant, il s'est attaché à Genève, à mesure qu'il lui donnait davantage. Et nous, nous sentions en lui un observateur bienveillant, un juge favorable, l'un de ces rares artistes et moralistes français qui connaissent Genève et l'aiment par ce qui fait sa personnalité, son caractère original. Il l'a bien fait comprendre et sentir dans ses récentes conférences à l'Athénée, dont je regrette bien davantage aujourd'hui de n'avoir pas pu entendre la seconde ! — Comme on voudrait vous aider, Madame, dans votre peine ! Vous savez comme il demeurera vivant dans le cercle choisi de ses amitiés. Il y a là plusieurs hommes d'un haut mérite d'âme, dont la sympathie vous soutiendra. Je le souhaite de tout mon cœur, chère Madame, et vous prie de nous compter, ma femme et moi, parmi ceux dont la condoléance est la plus sincère et la plus dévouée au milieu de ses amis proches et lointains.

Bernard Bouvier

*Marcel Raymond à Madame Isabelle Rivière*

Genève, le 15 février 1925

Madame,

Je suis profondément ému par l'affreuse nouvelle que j'ai apprise hier soir — Il semble à peine possible que tout déjà soit fini, que l'écrivain et l'homme pour qui nous ressentions tous une sympathie si vraie et si respectueuse ne vive plus ici-bas que dans notre souvenir. Pour moi, ses articles et ses moindres paroles m'ont été l'aide intellectuelle la plus précieuse ; depuis longtemps et pour l'avenir je comptais sur elle, et je n'oublierai non plus jamais la cordialité, la bienveillance attentive qu'il m'a témoignée chaque fois que je venais vous faire visite. Ces heures, trop tôt passées, ne s'effaceront pas de ma mémoire.

Croyez, Madame, que je prends la part la plus vive à votre douleur et à celle de vos enfants — Je vous prie d'agréer mes salutations respectueuses et l'expression de mes sentiments de sincère condoléance.

Marcel Raymond.

*Robert de Traz à Madame Isabelle Rivière [Genève] 15 février 25*

Chère Madame,

C'est avec une profonde émotion que j'ai appris le grand malheur qui vous frappe, et je viens vous dire notre sympathie et notre tristesse, à ma femme et à moi. Hélas, les mots sont impuissants à mesurer une telle catastrophe, impuissants aussi à vous apporter la moindre consolation. Mais je voudrais vous faire sentir la sincérité de l'amitié que je portais à Jacques, que je lui ai portée dès que je l'ai rencontré. Il était impossible de ne pas être séduit du premier coup par cette haute intelligence si pénétrée de délicatesse, par cette intensité de scrupules, par cette bonté si généreuse, si affable, qui semblait vouloir se faire pardonner ce qu'elle avait d'exquis, pour ne pas vous humilier. Le souvenir qu'il laisse est ineffaçable. Sa modestie l'a toujours empêché de se mettre à la place qu'il méritait, mais nous l'y mettions dans notre esprit et nous l'y mettrons dans notre mémoire. Autorisez-moi à prendre ma part de la perte immense que vous faites, en vous apportant ici le témoignage de mon profond chagrin.

Veuillez agréer, chère Madame, l'assurance de nos sentiments douloureusement affligés,

Robert de Traz

*Jacques Chenevière à Madame Isabelle Rivière*

Ce 26 2 1925  
Cologny près  
Genève

Madame

Depuis que la désolante nouvelle m'a atteint, je ne saurais vous dire combien ma pensée a été auprès de vous — et mêlée à tous les souvenirs que je garde de celui qui vous a quittée. Après la première stupeur, il nous reste, hélas, le cruel loisir de mesurer le vide et de ressentir notre appauvrissement. Je n'aurai pas l'indiscrétion de vous parler de votre peine, ni de vous dire longuement combien elle m'afflige. Je sens que vous devez avoir besoin de silence et de cette paix extérieure que réclament les désastres de notre cœur. Mais permettez-moi, Madame, de vous dire l'émotion poignante que ressentent autour de moi ceux qui connaissent Jacques Rivière par ses livres, par son influence. Et, avec eux, je suis dans une tristesse qui m'escorte sans cesse. Il y a si peu de semaines, nous avons encore causé ensemble d'une manière qui me laisse un souvenir admirable : s'approcher de lui et l'écouter, c'était connaître une âme et un esprit prodigieusement subtils et, en même temps, si purs. Nous avons tous à apprendre de lui — et il inspirait, — même à ceux qui le connaissait peu — une amitié et un respect de qualité très singulière. Pardonnez-moi, Madame, de vous prendre quelques instants en vous adressant ces lignes. Elles arriveront un peu tard — après le premier flot de sympathie. Pour moi il me semble que c'était il y a un instant que j'ai appris cette nouvelle qui m'a glacé jusqu'au fond du cœur. C'est à ces bouleversements-là que l'on mesure l'importance, le rayonnement de ceux qui s'éteignent.

Laissez-moi m'incliner respectueusement et affectueusement, de tout cœur, devant votre douleur qui m'inspire une si profonde compassion

Jacques Chenevière

*Albert Béguin à Madame Isabelle Rivière*

J'ai appris, Madame, avec une profonde émotion le deuil qui vous frappe, la perte terrible qui atteint tous ceux qui s'intéressent aux lettres françaises. Croyez au souvenir ému de tous ceux qui ont eu le bonheur d'approcher M. Rivière et permettez-moi, Madame, de vous dire ma sympathie sincère et ma douleur

A Béguin



## II

### H o m m a g e s   p u b l i c s

Jacques Rivière

*par Albert Thibaudet*

Deuil des amis, deuil des lecteurs, deuil des lettres, comme cela paraît peu de chose auprès du malheur qui écrase une femme dont on ose à peine se représenter la douleur, une famille que l'on aimait...

Et pourtant ce n'est pas de ce que nous perdons qu'il faut parler, dans un hommage public, c'est de ce que perd la littérature ; il faut faire comme si on pensait à la littérature ; il faut s'occuper de la pierre du tombeau avant que soit même creusée la fosse de notre ami.

Le vrai monument de Jacques Rivière, c'est la place vide qu'il laisse. Le seul mot à dire sur lui, c'est celui que nous dirons bien souvent : « Si Rivière était là ! » Car Rivière ne sera pas remplacé. Personne ne sera chargé après lui du message qu'il apportait, et dont nous ne connaîtrons que quelques phrases.

Ce message était celui d'un analyste, d'un grand analyste français. Dans ses conférences de cet hiver, à Genève, nous étions attentifs non pas seulement au débat qu'il instituait sur un problème littéraire, mais à la lumière que ses propos nous apportaient sur son œuvre de demain, à l'explication dont ils éclairaient son œuvre d'hier. Traiter des problèmes d'analyse intérieure à neuf, sans verbalisme, interpeller et appréhender directement le mystère de l'homme, sous une haleine vivante, c'était la tâche et la destination de l'auteur d'*Aimée*. Vingt fois j'ai entendu parler de Rivière dans un cercle littéraire : d'ordinaire, au bout de quelques minutes, la même image était jetée dans le dialogue, celle d'un mineur, d'un homme plein de conscience, d'attention, de probité et de force, qui creuse un trou. Un trou hors duquel cette conscience lui défendait

de rien voir. Le secteur limité, la tranchée en profondeur, la volonté de trouver et d'aboutir, ce regard honnête dont a parlé Massis, regard qui était aussi un regard obstiné et surtout un regard courageux, voilà les figures qui, son nom évoqué, se groupaient d'elles-mêmes.

Mieux encore qu'*Aimée*, qui avait besoin d'être étayée et prolongée par les autres planches d'analyse auxquelles il travaillait dans les intervalles de son labeur écrasant, ce sont ses études critiques qui nous donnent la mesure de cette place vide, la sensation de ce que perd l'intelligence française. *Etudes* a indiqué avec profondeur les directions que suivit le mouvement littéraire d'après-guerre. Et surtout il y a l'*Allemand*...

Le livre de l'*Allemand*, c'est exactement le contraire de cet euro-péanisme mol, de cette pente de facilité et de bavardage dont les esprits sérieux se détournent aujourd'hui avec répugnance. *L'Allemand* a été admiré de patriotes français comme Barrès et Poincaré aussi bien que de vrais et purs Allemands. La souffrance du prisonnier, le parti pris loyal et franc de la guerre, la volonté farouche d'intelligence se fondent ici en le métal dur d'un glaive de l'esprit. Aucun des livres produits par la guerre n'est plus assuré de durer. Aucun livre de Rivière ne nous fait mieux comprendre ce qu'il apportait de nouveau à la psychologie des individus, des générations et des peuples.

Ce regard ardent et triste tourné vers l'intérieur de lui-même et des choses, ce scrupule passionné et chercheur, cette œuvre où sur trois volumes publiés l'un reprenait le sillon de madame de Staël, l'autre celui de Constant, tout cela collaborait avec ses souvenirs d'interné et ses meilleures amitiés d'aujourd'hui pour lier le cœur de Rivière à celui de Genève et de la Suisse romande. Le coup irréparable qui frappe la famille de Jacques Rivière et les lettres françaises atteint durement, à Genève même, un centre d'amitié et de liaison intellectuelle, et je demeure témoin qu'il y a été ressenti comme un deuil de famille.

(*Journal de Genève*, 17 février 1925)<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> Reproduit dans sa plus grande partie par le *Bulletin des Amis de Jacques Rivière et Alain-Fournier* (décembre 1975, pp. 59-60).

## Jacques Rivière

*par Marcel Raymond*

Cette mort est dure pour nous. Comment parler de Jacques Rivière au passé ? Il était de ceux dont on écoute les moindres propos parce qu'ils ne savent rien dire que d'essentiel. Toutes les tendances obscures de l'art moderne, il en apercevait d'un coup le sens, il les définissait comme des problèmes urgents et décisifs, il nous intéressait à leur résolution. Il faisait bien plus : il nous aidait à vivre, à penser, et c'est un sentiment de désarroi et de solitude que nous éprouvons aujourd'hui. Doucement, il nous obligeait à réfléchir, à chasser notre torpeur, à écarter les idoles ; il nous prenait par la main et nous menait dans des chemins à lui où nous avions l'illusion d'avancer seuls. Car personne n'était moins lointain, moins « homme de lettres », personne moins que lui ne s'entourait de nuages. Sa simplicité, sa retenue, son indulgence séduisaient, rassuraient ceux que l'exceptionnelle justesse de son esprit eussent dû au contraire intimider. Il était aussi incapable de penser bassement, banallement, qu'il est naturel à d'autres de suivre les lieux communs, et il se détournait des clichés et des formules comme on se détourne du mensonge, par probité.

Avec hésitation, avec un scrupule exquis, il choisissait ses mots, il se reprochait de n'être jamais assez vrai, il formait lentement des idées précises qui vous touchaient brusquement par ce qu'elles avaient de rare, de profond et d'insoupçonné. Devant lui, prétentieux, cabotins, pédants se trouvaient sans armes ; non qu'il eût l'intention de les confondre ou de les humilier, mais son regard, doux, rêveur et obstiné, leur rappelait soudain l'importance d'une seule chose.

Je ne crois pas que l'inquiétude métaphysique l'ait jamais abandonné. Plus sensible, plus avouée dans les phrases frémissantes, pleines d'élangs et de repentirs, de ses premiers essais, elle ne se trahit pas moins dans ses derniers livres, sous la volonté de relativisme du cartésien. Au fond de lui, on devine une tristesse inapaisée, une espèce d'interrogation muette, un appel et un regret, la nostalgie d'un exilé. Voilà, me semble-t-il, le point de départ, la raison toujours présente de ses analyses et le secret de leur qualité. On dirait

qu'il y fut invité sans cesse par la souvenance d'une sorte d'illumination immémoriale et que son intelligence, en lutte contre l'inconnu, fut toujours à la conquête d'un bonheur perdu. Jacques Rivière a commencé par s'offrir sans défense aux poètes, aux musiciens, aux peintres, à la vie quotidienne, pressé d'un besoin d'émotion et de souffrances. Mais il ne s'est pas attardé à cette jouissance délectable et stérile ; si bien fait pour sentir, il n'est pas demeuré immobile, abîmé dans les incertitudes du cœur. Une curiosité active, un désir de lucidité le tourmentent. Ce qu'il a guetté partout anxieusement, jusqu' dans l'étrange et l'anormal, c'est un signe, une révélation sur l'homme et sur le monde. L'intelligence ne s'oppose pas chez lui à la sensibilité, elle la prolonge en la sublimant, elle est une prise de conscience plus aiguë de la réalité psychologique. C'est pourquoi son analyse a la souplesse, l'agitation, la vie même de l'esprit en marche, non point égaré dans un monde abstrait construit à son image, mais bien dirigé vers l'objet et vers le mystère. Ardeur et clairvoyance, il était le lieu de cet alliage difficile. Un instinct sûr et comme un redoublement d'émotion le conduisaient au noyau le plus dense, qu'il perçait de feux subtils. Le noyau renaissait, diminué, jamais anéanti. Car les évidences d'un jour l'ont toujours laissé insatisfait, jamais il n'a cru qu'au-delà d'une pensée, il n'y eût pas une autre pensée, elle aussi provisoire. Avec une patience inlassable, il a voulu se dépasser lui-même, saisir toutes parcelles de vérité et descendre plus profond « dans cette grande nuit impénétrée et décourageante de notre âme ».

De tant de vertu, accord inoubliable de force et de tendresse, plus rien désormais ne subsiste qu'un exemple et un souvenir vivace. Comment ne pas souhaiter aujourd'hui que la mort ait enfin rapproché Jacques Rivière de cette lumière qu'au-delà des ténèbres il a partout cherchée ? Pour lui, redisons cette phrase, la dernière qu'il ait consacrée à son frère Alain-Fournier : « il faut que nous pensions à lui, toujours, comme à quelqu'un de sauvé ».

(*Revue de Belles-Lettres*, février 1925)

## Jacques Rivière

*par Albert Béguin*

Il dirigeait la *Nouvelle Revue française* depuis 1919 avec tant de modestie personnelle et ce labeur lui laissait si peu de temps pour son œuvre propre qu'il faut cette mort brusque, cette absence irréparable pour qu'on sente toute la valeur de Jacques Rivière. Il avait fait peu de bruit dans le monde ; seuls les esprits les plus attentifs, et tous ceux qui l'avaient approché savaient l'originalité et l'importance de son œuvre d'analyste, et aussi la clairvoyance, le désintéressement consciencieux qu'il mettait à diriger sa Revue.

Dans ses deux activités d'écrivain et de directeur, il gardait les mêmes qualités ; à vrai dire, ce n'étaient pour lui que deux modes d'une même recherche ; la même intelligence honnête, dépouillée de tout bluff avec laquelle, dans *Aimée* il abordait la psychologie amoureuse, il la mettait au service de la Revue ; il était attentif à tout mouvement d'idées, à toute éclosion nouvelle ; et, comme la *Nouvelle Revue française* n'était pas une revue de combat, d'école, comme elle se proposait de « refléter le visage littéraire contemporain », il fallait que toutes les découvertes modernes y fussent représentées, qu'elle eût donc à sa tête non pas tant un chef qu'un homme compréhensif, un esprit critique mais aussi doué de sympathie ; personne, semble-t-il, mieux que Rivière ne pouvait tenir ce rôle, avec plus de gravité.

Je ne crois pas que ce soit mésestimer un homme que de lui attribuer cette place de critique ; je me souviens que c'était le rôle même que Rivière (dans une conférence faite à Genève en 1922) assignait à la France dans l'élaboration d'une Europe nouvelle, et qu'il fit alors une belle apologie des vertus créatrices de l'esprit de critique et d'analyse.

Grâce à lui, sans doute, la *Nouvelle Revue française* n'eut pas de doctrine, et point d'autre parti pris que celui de se tenir à un niveau constant de dignité et de pensée élevée ; lorsque Rivière fut attaqué par Henri Massis, il répondit par cette « Lettre sur les bons et les mauvais sentiments » où il négligeait sa défense personnelle pour ne songer qu'au débat lui-même ; et il apparut ce jour-là qu'il y avait une belle fermeté dans sa pensée, que c'était lui, peut-être, qui pouvait dénoncer une hésitation chez l'adversaire.

Il avait commencé une longue recherche sur cette question des « bons sentiments » ; — je crois que l'étude de Proust l'avait conduit à cette réflexion, car il connaissait cette œuvre mieux que personne et il était de ceux chez qui Proust avait déterminé une profonde révolution. — Et le résultat de ces recherches, il l'avait donné dans des conférences, à Genève et à Lausanne en décembre dernier.

S'il eût vécu, Jacques Rivière eût sans doute poursuivi ce travail de mise au point, qu'il avait commencé ; au milieu de l'époque, il y voyait clair, il découvrait le premier la valeur d'une œuvre, le sens d'un mouvement, le résultat d'un effort ; il savait voir où était le problème ; il favorisait les débuts et prêtait généreusement son espoir aux promesses d'un premier livre : Aragon, Jouhandeau, Deltiel, Crevel ; à l'inquiétude de Marcel Arland, il offrait le secours de sa maturité clairvoyante.

Ses *Etudes*, œuvre d'un jeune enthousiasme reflètent pour nous l'avant-guerre littéraire ; certaines pages non encore réunies ont la valeur d'une prévision aujourd'hui vérifiée (« Le Roman d'aventures » dans la *Nouvelle Revue française* de 1913, dont quelques lignes semblent appeler l'œuvre de Proust). Nous pouvions espérer de lui d'autres *Etudes* qui nous eussent éclairci le présent.

Son *Allemand*, ses trop rares articles de politique nous apportèrent des clartés en d'autres domaines ; et là aussi nous regretterons souvent cette voix, cette conscience. Et son roman enfin semblait un premier approfondissement qui ne devait prendre sa valeur entière que par d'autres approfondissements voisins.

Cette perte est irréparable aux yeux de tous ; Rivière était utile et devait l'être longtemps encore.

Et sa mort a frappé d'un deuil profond tous ses amis ; il en comptait beaucoup. Ses aînés l'avaient distingué, ses contemporains avaient connu de près le travail de cet esprit, en avaient compris toute la valeur ; et des jeunes lui devaient tout parce qu'il les avait attendus et écoutés avec sympathie.

En dehors de ces intimes, beaucoup qui ont eu le bonheur d'entendre Jacques Rivière, se sentent atteints d'une sincère douleur en apprenant sa mort.

Il venait en Suisse depuis que, interné, il s'y était fait des amis. A chacun de ses voyages il avait la bienveillance d'assister à l'une de nos séances, de discuter nos jeunes idées ; il savait que les Bellettriens des quatre villes sont un public fidèle de la *Nouvelle Revue*

*française*, que nous ne l'accueillions pas par curiosité mais que nous aimions à entendre sa parole grave, parce que nous aimions son œuvre. Nos plus grandes naïvetés ni même l'indiscrétion, parfois, de nos questions ne changeaient rien à sa façon d'être simple et amical avec nous. A Paris, lorsqu'il apprenait que l'un de nous y était, il l'accueillait avec cette même gentillesse, le conviait à ses mercredis, chez lui, où ses amis, jeunes ou illustres, discutaient dans un esprit de sérieux et de recherche.

Je songe avec un serrement de cœur que ce regard de profonde réflexion n'est plus, que je n'entendrai plus jamais l'accent de cette voix; je songe à la douleur de sa famille, à tant de regrets; et j'aime-rais savoir rendre un hommage à Jacques Rivière qui fût plus digne de lui que ces quelques lignes.

Paris, 18 février 1925.

(Texte préparé pour la *Revue de Belles-Lettres*  
et resté inédit)



### III

## Cérémonies de commémoration

Genève, le 19 mars 1925

Jacques Rivière à Genève

*par Bernard Bouvier*

Réunis pour rendre hommage à la mémoire de Jacques Rivière, mort, à l'âge de trente-huit ans, le 14 février dernier, il convient de parler de lui, comme il faisait lui-même à propos des plus graves sujets, avec sincérité, avec simplicité, en s'attachant à ce qui fait l'essentiel d'une vie d'homme, ses idées, ses sentiments, son âme.

Pareille étude — pour employer un mot banal auquel il a su rendre, dans tout ce qu'il a écrit, son sens étymologique plein et fort — pareille étude même ramassée, toucherait à trop de problèmes pour que nous puissions l'épuiser dans les soixante ou les cent minutes d'une seule séance publique. Messieurs Frank Grandjean et Albert Thibaudet, que je dois me contenter d'introduire, en traiteront quelques-uns seulement. Ce sont nos propres souvenirs que nous chercherons à évoquer, afin d'entrevoir ensemble les richesses de l'œuvre qu'il portait en lui, et à quoi l'approche visible de la mort a constraint son admirable et douloureux courage à renoncer.

[...]

Si le public lettré de Genève a ressenti la mort de Jacques Rivière comme un deuil très proche et pesant, c'est qu'il a eu le privilège d'être comme le témoin, comme le confident de cette vocation. Il atteste à cette heure qu'il sait lui devoir beaucoup, par ses conférences et ses entretiens, autant qu'indirectement par la *Nouvelle Revue française*. Rivière a été directement chez nous un animateur, un excitateur des esprits. Il a parlé, dès 1918, dans la salle de la Taconnerie, à l'école Guibert, dans la Salle centrale. Mais c'est ici surtout, sous le dais des abeilles diligentes de l'Athénée et dans le

cadre en grisaille des médaillons de Genevois artistes ou savants, c'est dans cette salle élégante et familière, d'où sont bannis l'éclat et la banalité, dans ce milieu si bien fait pour sa personne, pour sa pensée et sa voix, qu'il s'est le plus souvent et le plus volontiers, au cours des six dernières années, rencontré avec nous. Ainsi les choses mêmes nous invitent à méditer sur ce que nous avons reçu de lui, sur ce que nous avons pu lui donner.

Le premier séjour qu'il fit à Genève, de novembre 1917 à juillet 1918, ne resta pas seulement, ainsi qu'il l'écrivait plus tard, « l'un de ses souvenirs les plus forts et les plus délicieux », mais comme une étape importante dans l'histoire de son esprit et de ses affections.

Après les amertumes de la captivité, puis les premières langueurs de l'internement, il semble que ces quelques mois, où alternent l'angoisse et les espoirs du soldat désarmé et exilé, l'aient aidé à se retrouver, à se ressaisir lui-même, par un valeureux effort de pensée critique et créatrice.

[...]

Nous vivions en relations journalières avec les internés français et belges, nos hôtes. Beaucoup d'entre eux suivaient des cours à l'Université. Mais lui, Rivière, ne s'en souciait guère. Sa vie intérieure était trop anxieuse de s'ouvrir des chemins nouveaux et de se donner des raisons fortes de s'y engager, pour qu'il pût se satisfaire aux doctes discours des historiens et des philosophes. Un cercle d'amis choisis se formait lentement autour de son foyer improvisé, distants encore de sa pensée intime, mais gagnés déjà par le charme de sa gravité, de sa loyauté, de son naturel. Ils le sentaient d'ailleurs las physiquement, nerveusement timoré et vibrant sans trêve aux nouvelles de la guerre.

Pour relever une confiance en lui-même hésitante, et parfois fléchissante, je lui conseillai de faire un métier, de donner des répétitions, et lui procurai un ou deux élèves. Peu porté d'abord à cet effort de distraction, il y trouva bientôt le réconfort d'un engagement régulier, une assurance, une direction d'esprit. La réflexion désintéressée et le jugement critique réveillaient, chez ce jeune professeur en tunique militaire, la spontanéité productive. Ainsi naquit l'idée de leçons publiques.

Presque inconnu la veille de notre société lettrée, Jacques Rivière la conquit dès les premières rencontres. La salle d'abord choisie

devint trop petite, et, du 20 février au 3 avril 1918, huit conférences se succédèrent dans cet amphithéâtre de l'Athénée où nous l'avons entendu souvent depuis, et encore en décembre 1924. Leur titre général était : « La jeune littérature française d'avant la guerre ». Procédant selon la méthode du Bourget des *Essais de psychologie*, il traça d'abord les portraits des maîtres incontestés de ces jeunes, parmi lesquels naturellement il se comptait : Claudel, Péguy, Gide, Suarès, Paul Valéry ; puis, ceux de quelques types déjà fixés de sa génération. Aucun de ses auditeurs genevois n'a oublié l'évocation si vivante, si affectueuse, d'Alain-Fournier, à propos du roman d'aventures et du *Grand Meaulnes*, que tous avaient lu. La dernière conférence de cette première série avait pour objet, si je me rappelle bien, Jacques Copeau, l'ami au cœur si chaud, et l'œuvre du Vieux-Colombier.

Exemple émouvant, édifiant, d'application d'esprit volontairement désintéressé, au milieu du tumulte des nouvelles du « front », et du ressassement, dans nos propos quotidiens, des difficultés économiques et des « restrictions ». Ce jeune maître, dédaigneux de toute sentimentalité, ennemi de l'emphase, incapable d'aucune complaisance, même passagère, à l'applaudissement facile, à la vanité ou à une rhétorique captiveuse, semblait réaliser la parfaite association de l'intelligence et de la conscience. Il ne faisait, en se cherchant lui-même à travers ceux dont il sondait la pensée et définissait le talent, que rendre justice à la vérité. Et cette vérité, qu'il observait obstinément hors de lui, se confondait, à son insu, avec la vérité sur lui-même. La refonte psychologique et morale que la guerre lui avait fait subir — pour employer ses propres expressions — il s'efforçait de la décomposer, de la mesurer, de l'apprécier. A cette analyse, nécessaire avant de rentrer dans l'action, il faisait concourir, sans rien sacrifier des exigences les plus délicates de la sensibilité, toutes ses surprenantes facultés de distinction. Unie, nette, dépouillée d'ornements, comme l'écriture de ses manuscrits, sa parole ne laissait transparaître, de tant d'émotions ravivées, que des idées, des notations d'intelligence, un enchaînement de démonstrations. Et pourtant, sa sincérité de cœur et de raison se révélait si pure, si avide et si scrupuleuse à la fois dans ses conquêtes, si bienfaisante enfin, que ses auditeurs se sentaient peu à peu émus de sympathie autant que de compréhension.

Rien qui sentît l'école. Une spéculation secrètement traversée par le courant moral. Une logique qui s'assouplissait à tous les mouvements de la réalité des âmes, une curiosité attentive à tous les

faits, singulièrement habile déjà à les découvrir, à les retenir, à leur demander leur sens caché. Tandis que Rivière lisait, en levant de temps en temps sur son auditoire un regard insistant et droit, et que les plis de son front se détendaient, nous voyions les hommes, les œuvres, l'époque surgir dans une plus vive lumière, animés de la vie idéale. Parce qu'il se mettait d'accord avec lui-même, il persuadait, il persuadait irrésistiblement.

Ainsi, sans s'y efforcer, mais par cette seule volonté, en pensant, en expliquant, en rendant hommage, de se dérober à tout parti pris, d'écartier toute falsification, Jacques Rivière illustrait, en l'un de ses aspects les plus constants, le génie de sa race.

Quand il en vint, dans une autre série de conférences, à analyser l'instinct créateur de cette race, à définir assez hardiment l'esprit français par cette formule cartésienne, d'allure inattendue : « Penses-tu ? » son propre exemple l'avait d'abord remplie de sens et d'émotion contagieuse. Vraiment, tout le meilleur de son être s'épanouissait peu à peu dans ces entretiens avec un public d'abord plus apparenté à sa vie sentimentale qu'à sa doctrine esthétique. Dans cette demi-liberté, dans ce demi-exil de l'internement, il s'affranchissait de l'esclavage intellectuel de la guerre, il se libérait des contraintes et des mélancolies hostiles, et il servait son pays.

Il se préparait aussi à sa mission. Le manifeste qu'il inscrivit en tête de la *Nouvelle Revue française* de 1919, révèle ses expériences de pensée de l'année précédente. N'est-ce pas en enseignant par la parole qu'il avait reconnu le devoir de revendiquer les droits de l'intelligence en art, de « penser et sentir avec justesse », de « créer avec sincérité » ?... Mais la mission de Jacques Rivière, ce qu'elle ambitionnait, ce qu'elle réalisa, tous les amis de la *Nouvelle Revue française* le savent. Et il l'exerça aussi chez nous, où il faut combattre et détruire comme ailleurs, la superficielle antithèse entre la pensée et l'action. Sa répugnance à tout dogmatisme, sa préférence toujours plus décidée pour le « positivisme psychologique », étaient propres à plaire au caractère genevois, qui s'est détourné depuis plus de deux siècles de la théologie vers les sciences exactes.

Quand Rivière revint, en mars 1923, nous parler de Freud et de Proust, Proust était pour nous plus nouveau que Freud. Son commentaire, soutenu, dans un lent mouvement discursif, par sa passion toujours surveillée de la vérité, répondait aux facultés critiques et scientifiques de son auditoire. Ainsi, entre Rivière et ses amis de Genève, malgré la différence des idées, l'intimité s'établissait

plus étroite, et, pour parler son langage, en profondeur. Elle s'accomplit, avec le concours amical et original de Ramon Fernandez, lorsqu'ils exposèrent, ici encore, leur débat sur « les rapports de la morale et de la littérature », en décembre 1924. Voulait-il tenter sur ce public, qui se sentait aimé de lui, comme une épreuve de sa doctrine du classicisme ? Les jeunes gens adoptaient la doctrine, les aînés, plus réfractaires sans doute à l'amoralisme, s'attachaient de préférence au penseur lui-même, à l'impeccable droiture de son esprit, à sa ténacité dans la recherche, à sa rare valeur d'homme. Ils l'apprivaient de dépasser, dans ses enquêtes personnelles, les horizons peut-être trop resserrés du directeur de la *Nouvelle Revue française*. Mais tous pouvaient recueillir, de ce moraliste qui se défendait de l'être et de ce pédagogue qui savait s'arrêter en deçà des frontières du pédantisme, une leçon, entre tant d'autres, particulièrement précieuse et nécessaire : l'aversion de l'à-peu-près, dont nous nous contentons trop habituellement dans la conception et dans l'expression, dans la pensée et dans la forme.

Il nous mettait en garde aussi contre les appréhensions incomplètes, contre les condamnations hâties, contre les constructions seulement affectives, contre les complaisances indiscrettes du sentiment. Il répugnait d'instinct aux illusions égoïstes de la fantaisie, au verbalisme, à toutes les formes du mensonge littéraire. Nullement rebelle au mysticisme, il le transposait dans le plan de l'intelligence. Ne pas être dupe était à ses yeux une règle pour le cœur autant que pour l'esprit. L'écrivain doit se rendre compte de lui-même à lui-même, et demeurer vrai, de la vérité des choses, d'abord dans son intime et silencieuse confession.

[...]

L'amitié de ses amis de Genève — tandis qu'il se promettait d'ouvrir des communications nouvelles entre la pensée romande et la pensée française — s'enveloppait de reconnaissance et de respect. Si la souffrance à se trop bien connaître, l'assujettissement à l'examen de soi, devaient rencontrer la sympathie instinctive des compatriotes d'Amiel, ceux-ci admiraient en Rivière un héros intellectuel de la volonté.

Toute sa personne, pensive et harmonieuse, révélait la volonté, autant que la raison. Sans audace étalée, sans élan indiscret, mais sans raideur — comme le rythme de sa démarche, le timbre de sa voix, la ferme et ingénieuse souplesse de sa phrase.

Un mot de lui, qu'il avait dit à l'un de ses compagnons genevois d'excursions alpestres dans le massif de Chamonix, semble marquer admirablement le fond de nature de ce patient lutteur : « Tout cela ne vaut pas trois ou quatre heures de varappe, le nez collé contre la paroi, le long d'une aiguille bien droite. »

Le tourment de Jacques Rivière, le secret aussi de sa vaillance, ce fut la nostalgie des sommets ardues de la pensée.

(*La Semaine littéraire*, 28 mars 1925)

Lausanne,  
20 avril 1925.

M.

Les Etudes de Lettres avaient en Jacques Rivière, vous le savez sans doute, un véritable ami. Il tenait, chaque fois qu'il faisait en Suisse une tournée de conférences, à parler à Lausanne sous nos auspices. Nous avons ainsi eu le privilège de le faire entendre plusieurs fois ces dernières années au public cultivé de notre ville et ses conférences ont été pour nous tous de puissants ferment de vie intellectuelle.

A l'instar de ce qui s'est fait à Genève, nous avons décidé d'honorer publiquement sa mémoire. Nous avons demandé à M.Thibaudet de venir nous parler en ami et en critique de l'homme et de l'écrivain. Avant la conférence de M.Thibaudet, M.H.Rohrer dira ce que nous devons à Rivière, et, en conclusion, M. E.Bovet parlera de ce qu'il y avait d'européen dans ce tempérament si parfaitement français.

Le produit intégral de cette manifestation ira à Mme Rivière et à ses enfants. En mourant, Jacques Rivière, qui a dirigé la N.R.F. avec le désintéressement le plus complet, a laissé les siens dans une situation difficile. Ses amis s'efforcent de réunir un petit capital qui les mette à l'abri du besoin. C'est à ce capital que nous désirons apporter notre contribution, au nom de Lausanne et des Etudes de Lettres.

Nous osons espérer que vous voudrez assurer le succès de cette manifestation en y venant vous-même et en engageant à y aller le plus grand nombre possible de vos amis et connaissances.

Veuillez agréer, M. , l'expression de nos sentiments très distingués.

pr. le Comité des  
Etudes de Lettres:

Le Président:

G. Bonnard.

Lausanne, le 2 mai 1925

A l'exception de la présentation par Ernest Bovet de « Jacques Rivière Européen », les textes des allocutions prononcées en la circonstance font défaut. On peut cependant se faire une idée de leur teneur par le rapport établi par le Consul de France alors en activité à Lausanne, René Poriquet, à l'intention du Quai d'Orsay. On y relèvera qu'Henri Rohrer, annoncé au programme de la manifestation, et qui devait « prendre la parole au nom des jeunes », a été remplacé par Louis Lavanchy.

Lausanne, le 7-5-25

M. PORIQUET CONSUL DE FRANCE A LAUSANNE  
A MONSIEUR LE MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES A PARIS

Objet. Conférence à l'Université  
de Lausanne sur « Jacques Rivière ».

La Société littéraire « Les Etudes de Lettres » avait organisé samedi, dans l'Aula de l'Université de Lausanne, une séance consacrée à Jacques Rivière dont les conférences et les écrits ont toujours été très appréciés du public cultivé de la Suisse Romande et de Lausanne en particulier.

Les organisateurs de cette cérémonie avaient fait appel à trois conférenciers, qui tour à tour et à des titres différents, apportèrent leur hommage à la mémoire du directeur de la Nouvelle Revue Française, prématurément disparu.

Après quelques mots d'introduction de M. G. Bonnard président des Etudes de Lettres qui rappela l'impression profonde laissée à ses auditeurs par chacune des causeries de Rivière, M. Louis Lavanchy, professeur à Vevey, prit la parole au nom de la jeunesse littéraire de la Suisse Romande.

M. Lavanchy affirme tout d'abord que la jeunesse de la Suisse romande a contracté une véritable dette de reconnaissance à l'égard de Jacques Rivière. Analysant les facteurs de cette influence exercée par le disparu sur la jeunesse de ce pays, le conférencier constate qu'il y avait, entre lui et elle, des affinités profondes et de piquantes divergences.

« Il était à la fois l'un de nous et un autre que nous. Sa manière de déclencher nos étonnements, sa façon de causer avec le même

sérieux que nous, avec une netteté paisible et une pointe charmante de timidité étaient bien faites pour nous séduire...

» Par son goût impitoyable de la sincérité, par sa passion de l'analyse, ne s'apparentait-il pas, lui Français et de formation catholique, à l'âme romande et protestante ?

» Sa passion de l'idée générale, sa manie d'exprimer l'homme et le monde, de *sentir sa pensée*, ne la retrouve-t-on pas chez tous les nôtres, chez un Edouard Rod, chez un Ramuz ?

» Jacques Rivière, pour toutes ces raisons, devait se sentir un peu chez lui à Lausanne. Il y était devenu le miroir où nous nous plaisions à contempler notre propre image, plus nette et plus vivante. »

Le conférencier relève ensuite deux traits qui retinrent l'attention de ses fidèles auditeurs : d'abord la sensibilité de Rivière, la subtilité de sa tournure d'esprit, puis sa fraîcheur de poète jusque dans l'exercice de ses fonctions de critique. « Car si nous voulons le vrai, nous le voulons vivant. » Or, ce qu'il y avait d'explosif dans ses formules, d'éclairage à éclipse dans sa phrase, de bouleversant dans sa manière, reproduisait le rythme même de la vie française et européenne.

« Jacques Rivière nous a rapprochés des centres intellectuels. Il nous aida à comprendre la lamentable et si merveilleuse symphonie moderne. »

Au moyen de lectures appropriées, extraites du numéro spécial consacré à son Directeur par la N.R.F., M. Albert Thibaudet s'attache ensuite à démontrer comment la psychologie du jeune provincial qu'était Rivière à ses débuts éclaire cette figure sympathique et lui restitue son véritable relief.

Provincial, Rivière ne voulait pas laisser introduire du dehors dans son esprit des idées qu'il n'avait pas fécondées. Il se cantonne dans le champ de sa propre expérience. Dès son arrivée à Paris il est tendu par toute sa puissance d'appétit et de volonté vers le trésor contenu dans une grande capitale... Racines provinciales, nourriture parisienne, il n'en faut pas plus pour expliquer l'épanouissement des facultés maîtresses de Jacques Rivière...

M. Thibaudet montre J. Rivière arrangeant et disposant sa vie selon ses aspirations de provincial parisianisé. Il voyage, il procède à l'aération de son existence.

S'il vient en Suisse Romande, c'est qu'il éprouvait le besoin impérieux de penser les choses françaises de l'autre côté d'une frontière politique.

Parlant ensuite de l'évolution littéraire de Jacques Rivière, M. Thibaudet montre que le directeur de la N.R.F. a subi l'influence de trois admirations successives, celle de Claudel, celle de Gide, celle de Proust.

Et si ses points de vue étaient toujours originaux, c'est que Jacques Rivière vivait « avec une sorte de retard sur son âge ; il

avait conservé pendant longtemps la fraîcheur de l'enfance sans préjudice d'une intelligence extrêmement virile ».

Au moment de sa mort, il n'était donc qu'au seuil de sa véritable production artistique, voilà ce qui rend cette perte irréparable.

Il reste cependant une influence qu'il s'agira de prolonger et qui, après tout, sera peut-être moins une influence littéraire qu'une influence morale ; l'exemple d'une grande sincérité devant soi-même, l'exemple d'un homme pour qui la littérature, pour qui la production, pour qui le monde, les réalités de l'art existaient, étaient une profonde raison de vivre...

M. Ernest Bovet, enfin, étudia plus particulièrement l'œuvre de Jacques Rivièvre, écrivain politique, et donna lecture de plusieurs articles qu'il envoyait régulièrement à un journal du Luxembourg, articles encore inédits pour le grand public.

La question se pose de savoir si, chez Rivièvre, le politique et le littérateur ne se contredisaient pas. Car son évolution littéraire est dirigée vers la complication subtile, son évolution politique vers la netteté. Mais le disparu n'avait pu donner encore sa mesure, l'unité de son œuvre ne pouvait être parachevée à 38 ans.

Le point de départ de l'évolution politique de Jacques Rivièvre est le petit livre intitulé : *L'Allemand*, écrit en août 1918 et qui n'est autre qu'un recueil de souvenirs et réflexions d'un prisonnier de guerre.

S'il contient des notations justes, profondes et témoignant d'un don d'observation réel, il apparaît à M. Bovet faux dans son ensemble.

L'orateur n'en veut pour preuve que certaines citations qu'il fera de Jacques Rivièvre, mûri par l'expérience et déjà « évolué » et l'adhésion spontanée de l'auteur aux critiques que M. Bovet lui-même formulait dans *Wissen und Leben*.

La définition de la Sachlichkeit « le génie du présent et de l'avenir immanent à ce présent » introduit le nouveau Rivièvre.

Après avoir été exclusivement Français, l'écrivain politique devient Européen. Il écrit au sujet des réparations et des manquements de l'Allemagne : « Nous sommes tout contents des injustices dont nous pouvons prouver que nous sommes victimes, et nous nous plaisons à les mettre en évidence, tandis qu'il faudrait réfléchir et travailler. »

M. Bovet insiste plus particulièrement sur ce point, suivant lui capital, qui déjà tendait à dégager le Français de la formule poincariste. « M. Poincaré, ajoute le conférencier, traçait sa politique comme il eût construit une ligne de chemin de fer. Un obstacle se dresse-t-il ? Il creuse un tunnel... Sa politique était toute de tunnels... » Et le conférencier après l'éloge de l'homme qui fit preuve « même envers les siens, d'une si belle sincérité et d'un si grand courage » conclut par un éloquent appel à la fraternité humaine.

signé : René PORIQUET

*Isabelle Rivière à Georges Bonnard*

Paris, le 10 Mai 1925.

Monsieur, la mauvaise santé de mon fils et la mienne m'ont seules empêchée jusqu'ici de vous remercier de la pieuse et belle séance que vous avez organisée à Lausanne à la mémoire de mon mari. Croyez que je suis infiniment touchée de ce témoignage d'estime et d'admiration que vous lui avez donné, à lui qui aimait Lausanne et la compréhension qu'il y avait trouvée, à lui pour qui sa dernière causerie en particulier, au milieu de vous, et l'enthousiasme qu'on lui avait montré, avaient été une si grande joie ! Je vous prie, Monsieur, ainsi que M. Gagnebin, toutes *Les Etudes de Lettres*, et tous ceux qui ont pris part à cette commémoration et à cette souscription dont les résultats m'apportent une aide précieuse, de trouver ici mes remerciements les plus émus, et l'expression de ma reconnaissante sympathie.

Isabelle Rivière

Mais une manifestation publique est sans lendemain. Aussi la Société des Etudes de Lettres tient-elle à transmettre à tous ses membres, présents et futurs, sa dette de reconnaissance :

*Georges Bonnard à Isabelle Rivière*

Faux-Blanc, Pully près  
Lausanne (Suisse)

7 Juin 1925

Madame,

J'ai l'honneur de vous informer que, sur proposition du Comité et conformément à l'article 3 de nos Statuts, la Société des Etudes de Lettres, dans son assemblée générale ordinaire du 30 mai, vous a conféré le titre de membre d'honneur, pour que soit perpétué parmi nous le souvenir de Jacques Rivière. Nous osons espérer que vous voudrez bien accepter ce modeste titre.

Veuillez agréer, Madame, l'expression de nos sentiments très respectueusement dévoués

pour le Comité

G. Bonnard

*Isabelle Rivière à Georges Bonnard*

Paris, le 13 Juin 1925

Monsieur

Profondément émue par l'hommage touchant que rend à Jacques Rivière la Société des Etudes de Lettres en me faisant l'honneur de m'admettre parmi ses membres, je m'associe de grand cœur à ce geste émouvant et vous prie de trouver ici l'expression de ma vive gratitude. — Je ne doute pas que la Société des Etudes de Lettres ne soit heureuse d'apprendre que deux œuvres de Jacques Rivière, dont j'achève en ce moment la préparation, paraîtront cet automne : un livre d'apologétique chrétienne intitulé *A la trace de Dieu*, et la Correspondance entre Alain-Fournier et lui. Le service de ces volumes sera fait à la Bibliothèque des Etudes de Lettres. Ainsi il n'aura pas cessé de vous parler, et les paroles qui vous restent à entendre, si elles sont les moins préparées, ne sont pas les moins importantes.

Isabelle Rivière

De mêmes sentiments d'inaltérable attachement s'inscrivent dans l'*Hommage* de la *Nouvelle Revue française* sous la plume, notamment, de Robert de Traz, de Charly Clerc et surtout d'Alexis François :

*Isabelle Rivière à Alexis François*

Paris, le 22 Avril 1925.

Bien cher Monsieur,

J'allais vous écrire. Je suis fâchée que votre lettre devance la mienne et semble ainsi enlever à mes remerciements leur spontanéité. — Je voulais vous dire — déjà bien tard, mais tout geste m'est si difficile ! — combien m'avaient émue, entre tant d'autres, vos pages sur Jacques, combien je vous remercie de lui garder ce regret profond, cette amitié, formée en des jours d'angoisse où votre accueil nous fut secourable, et qui, certes, « ne s'est plus jamais dénouée », ne se dénouera jamais plus. Voyez-vous, si quelque chose peut m'atteindre et m'aider dans cette nuit brutalement descendue sur moi, c'est bien de retrouver son reflet, sa trace, son souvenir, fidèlement gardés dans le cœur de ceux qui avaient été une fois ses amis, et qui ne pouvaient plus cesser de l'être, quelque distance apparente qu'ait pu mettre entre eux et lui la charge écrasante de sa vie. Vos lettres, à Madame François et à vous, m'avaient été droit au cœur. J'aurais aimé vous voir, pendant ces deux semaines à Genève ; simplement je n'ai pas eu la force de faire le tout petit signe qui vous eût amenés jusqu'à moi. Pardonnez-le moi. Je ne sais si je retrouverai un jour, je ne dis pas même le goût, mais la possibilité de vivre. Pour l'instant je crois que je suis décidément détruite pour ce monde. Je ne m'y tiens que par une espèce de tricherie, c'est un corps vide qui remplit ma place, cependant que mon âme a suivi cette autre âme dont elle n'était point séparable, dont la mort même ne la pouvait séparer. Le double et lourd devoir qui me reste à remplir, envers son œuvre, envers ses enfants, peut seul peser sur moi pour me retenir dans la vie.

Oui, la correspondance entre mon frère et lui paraîtra en Octobre, et je crois que ce sera quelque chose de très beau, et de très important.

Ce n'est pas spécialement moi qui vous ai fait envoyer ce N° ; nous avions décidé d'en envoyer 2 ordinaires et un de luxe à chaque collaborateur. Je suis contente que cela vous ait fait plaisir.

Oui, certes, je reviendrai dans cette Genève où nous avons été si chaleureusement accueillis, où dans l'angoisse encore, dans l'incertitude et dans la pauvreté nous avons été si profondément, si purement heureux. Si vous venez à Paris, croyez que je serai toujours heureuse de vous voir.

Merci encore, à tous les deux, de votre chaude sympathie, et croyez-moi votre très attachée,

Isabelle Rivière



## IV

### Dix ans après...

Dix ans après, une nouvelle génération s'ouvre à son tour, en Suisse romande, à la vie des livres. La correspondance de Rivière avec Alain-Fournier, avec Claudel, lui sont, outre le *Grand Meaulnes*, des lectures de prédilection. En Jacques Rivière elle rencontre cet « être intact » que tout adolescent souhaite avoir pour maître, celui qui ennoblira son cœur et qui passionnera son intelligence. Un étudiant de vingt ans, qui devait plus tard illustrer la chaire de grec de l'Université de Lausanne, traduit avec une juvénile autorité les raisons de cette ferveur.

Jacques Rivière

*par André Rivier*

C'est la passion de la connaissance  
qui m'anime. J. R.

Jacques Rivière a de façon supérieure illustré un élément de la grandeur humaine qui m'apparaît extrêmement valable. Il a mis en éclatante lumière un pouvoir de l'esprit singulièrement rare et méconnu de nos jours, qui lui avait été au suprême degré départi. C'est à décrire cette forme particulière de grandeur, à dégager ce pouvoir que je voudrais m'appliquer ici. Tentative d'autant plus légitime que Jacques Rivière est un de ces hommes dont la fortune connaît présentement, semble-t-il, un éclat renouvelé ; un de ces hommes dont on se réclame volontiers, sinon toujours à juste titre,

parce qu'ils sont une source de force et de prestige, pour n'avoir pas compromis leur autonomie dans ces aventures politiques ou esthétiques, je ne dirai pas humaines, dont la jeunesse surtout éprouve à l'heure qu'il est la foncière inutilité.

Jacques Rivièvre avait reçu pour seule mission de porter à leur plus haut point d'achèvement de très humaines vertus. Mais une condition si rare, ne devait-il pas arriver qu'on tentât de la réduire à la norme commune ? N'était-il pas fatal qu'on s'efforcât de simplifier en une vue sommaire cette humanité où s'unissaient les plus inconciliables dons, quand il eût fallu bien plutôt tenter de saisir à quoi tenait leur implication parfaite ?

Il ne s'est trouvé personne qui voulût bien se prêter à Rivièvre comme Rivièvre s'est toujours prêté aux êtres qu'il étudiait. On se réclame de lui, mais on ne lui a pas, que je sache, fait la grâce de considérer simplement ce qu'il était. Mises à part quelques pages superlativement belles et justes que l'on peut trouver dans l'Hommage de la *Nouvelle Revue française*, tous les témoignages sur cette figure multiple ont ce trait commun d'en poursuivre la réduction, l'explication, la classification, au détriment toujours de la fidélité du portrait. Et cependant un homme, pour s'imposer à ce point, doit posséder quelque originalité, un caractère propre, une différence par quoi il se définisse et se distingue de ceux du commun. A quoi bon en parler, si ce n'est pour marquer cela seul qui importe. Toutes ces tentatives de confrontation, d'annexion, d'intégration nous laissent indifférents ; elles sont parfaitement inutiles. Une seule chose compte, c'est la personne de Rivièvre qu'il s'agit de restaurer dans ses dimensions exactes et sa réelle complexité. [...]

Jacques Rivièvre est mort il y a dix ans et je ne crois pas qu'on puisse lire une ligne de lui, dans cette *Nouvelle Revue française*, qu'il dirigea des années, sans désespérer qu'il nous ait été enlevé si brutalement. Je dis nous le plus simplement du monde. Rivièvre était déjà disparu bien avant que j'eusse jamais songé qu'on pût attacher tant de prix à l'existence d'un homme. Je ne le connais que pour avoir lu jusqu'à ses moindres notes dans la *Nouvelle Revue française* ; mais, à suivre simplement ces textes frémissons, où s'accusent une telle passion de comprendre, une pénétration si rare, une liberté si ingénue, il est impossible de n'être pas saisi de révolte devant ce destin sévère, et pris d'un immense regret que ne se fasse plus entendre cette voix claire, cette parole impeccable, à la démarche sûre et souveraine.

« Je ne vois clair qu'au contact de la vie », a dit Jacques Rivière, et jamais un être humain n'a plus intensément adhéré aux formes multiples de l'existence. Mais il est remarquable que cette adhésion, ce contact toujours renouvelé fût chez lui opéré par l'esprit. Car personne qui fût plus naturellement porté que Rivière à se replier sur lui-même, à refuser le commerce des hommes. Sans doute avait-il reconnu le risque qu'il eût couru, s'il se fût tenu à l'écart, et sur ce point il maîtrisa toujours un penchant trop vif à l'exclusive méditation. Mais s'il n'était point enclin à rechercher la présence de ses semblables, ceux-ci n'en excitaient pas moins en lui une curiosité véritablement insolite. Comme il l'a dit de lui-même, les hommes et, plus généralement, toutes les manifestations de la vie qu'il reconnaissait authentiques, c'était autant d'objets « dont il devait s'emparer par l'esprit ».

On eût dit qu'à cet esprit était dévolue la fonction, que son tempérament refusait d'assumer tout entière, d'assurer comme un service d'échanges avec l'extérieur, lequel, on le sait, ne peut faire défaut sans que l'organisme humain pâtisse et meure épuisé. De complexion délicate, Rivière sentait profondément la nécessité de cet afflux vital. Mais trop sensible et trop complexe pour se satisfaire de la seule conversation, celle-ci le prenait souvent au dépourvu et il semblait la redouter. C'est dans un tête-à-tête d'un autre genre, aux partenaires choisis, mené à loisir, qu'il donna libre cours à sa passion de comprendre et put étancher toute sa soif de connaître.

Et il faut avouer qu'au contact de cet esprit, la vie à son tour semble s'éclairer de la plus surprenante façon. Jacques Rivière eut le don de forcer en pleine lumière les plus secrètes régions des êtres qu'il entreprit de pénétrer. Et ce n'est pas par métaphore que j'attribue à l'objet comme l'aveu spontané de sa nature intime. Il suffit que Rivière se mette à écrire pour que sous sa plume lentement paraisse une image, un être, de plus en plus distinct, dont le dessin s'affirme, se précise, s'accuse et nous le rend enfin sensible, présent dans ses moindres parties et son unité vivante. Incroyable vertu de l'analyse ! où l'investigation prévue, la discrimination « moléculaire » se retourne en activité créatrice, où la faculté de discernement comporte le pouvoir manifeste d'engendrer la vie. Et de quelle dévorante exigence s'animait en lui la curiosité intellectuelle, il n'est, pour la mesurer exactement, que de considérer avec quelle rigueur elle s'est appliquée à la propre personne de Rivière. Impitoyable pour lui-même, il n'a de cesse qu'autrui ne lui soit

devenu transparent. Il veut pouvoir se dire de l'objet qu'il tient : « Le voilà tel ; rien en lui que je ne connaisse, que je n'aie jugé, estimé à son poids juste, à son exact prix. » Voyons donc à quoi peut exposer pareille exigence. C'est le fardeau le plus pesant que doive supporter un homme, que de ne pouvoir se déclarer satisfait devant rien qu'il ne pénètre à fond. C'est aussi le risque le plus grave de stérilité que puisse courir l'esprit, s'il se trouve inférieur à la tâche que lui impose sa nature : comprendre. Mais si nous sommes ici en plein paradoxe, Rivière n'en a cure, qui n'est jamais si près de restaurer la vie dans son complexe frémissement que lorsqu'il la tient comme dépliée sous le feu de son intelligence et livrée à son impeccable regard. Je ne connais pas de plus saisissante réussite que la description, brève et coupante comme un éclair, qu'il a donnée de l'acte même par lequel l'esprit humain élabore ses créations ; et dans un autre domaine, la souveraine maîtrise qu'il met à caractériser l'âme russe, découverte jour après jour chez ses compagnons de captivité. Dans l'un et l'autre cas, c'est la même précise et linéaire investigation, le même procédé par « coupes et par éclaircies », poussé, il est vrai, à un degré suprême de raffinement ; à quoi le texte doit de prendre une vigueur telle que nous ne pouvons nous empêcher de crier à la vérité. Il n'est pas de lecture plus excitante, qui vous emporte ainsi dans le courant d'une jubilation silencieuse. Il suffit de consulter son plaisir, témoignage de tous le plus irrécusable, pour saisir en une première approximation ce pouvoir de Rivière que je cherche à circonscrire : intelligence créatrice.

Et voyons bien que ce trait est d'autant plus remarquable qu'il se manifeste de lui-même. Rivière n'a jamais poursuivi qu'une multiple investigation ; il n'a jamais aspiré qu'à découvrir quelque chose sur l'homme ; c'est un aventurier de l'analyse psychologique. S'il lui est arrivé de créer, c'est bien malgré lui et sans qu'il s'en inquiétât. Mais qu'il en soit ainsi précisément, que son analyse, au terme de sa course, se trouve douée d'une vertu si rare, voilà qui doit nous incliner à reviser de fond en comble la conception que l'on se fait communément de l'intelligence, et cela dans le sens où Rivière lui-même n'a cessé d'appuyer. Car, s'il ne s'est jamais permis de renvoyer ses lecteurs à ses œuvres, il a toujours insisté sur la nécessité qu'il voyait à ce qu'on ne considérât pas l'esprit critique comme essentiellement stérile. Il ne doutait pas que l'art ne pût subsister qu'à ce prix. Certes Rivière ne se trompait pas, et nous voici prêts à le suivre sur ce point. A contempler les fruits merveilleux de cette intelligence en acte, force nous est bien de

croire à sa fécondité et de former ainsi ce qui fut l'idée maîtresse de son œuvre critique. Que Rivière ait existé, simplement ; qu'un esprit de cette trempe ait aussi souverainement rempli son office ; qu'une pénétration qu'on a pu définir maladive, se soit ainsi miraculeusement fait jour, nous n'avons plus le droit de limiter le champ de l'intelligence, non plus que d'arrêter le dénombrement de ses vertus.

[...]

(*Feuille centrale de Zofingue*, Lausanne, juin 1935)



## SOURCES

Archives Alain Rivière :

Manuscrit de « Transformation du sentiment national ».

Lettres de Jacques et Isabelle Rivière à M<sup>les</sup> Fermaud.

Lettres d'Albert Béguin, Georges Bonnard, Bernard Bouvier, Ernest Bovet, Paul Budry, Jacques Chenevière, Alexis François, Frank Grandjean, C.-F. Ramuz, Marcel Raymond, Robert de Traz à Jacques et Isabelle Rivière.

Rapport de René Porquet au Ministère des Affaires étrangères (copie).

Télégrammes des Cahiers vaudois, de Belles-Lettres, de la Société des Etudes de Lettres.

Archives Fernand Auberjonois :

Lettres de Jacques Rivière à René Auberjonois.

Archives Albert Béguin :

« Jacques Rivière ».

Lettre de Marcel Raymond à Albert Béguin.

Archives Daniel Bovet :

Lettres de Jacques Rivière à Ernest Bovet.

Lettres d'Ernest Bovet à Jacques Rivière (copies).

Bibliothèque publique et universitaire de Genève :

Lettres de Jacques et Isabelle Rivière à Alexis François.

Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne :

Lettres de Jacques et Isabelle Rivière à Georges Bonnard et à la Société des Etudes de Lettres.

Lettre d'Elie Gagnebin à Georges Bonnard.

Lettre de Georges Bonnard aux membres de la Société des Etudes de Lettres.



*Cette publication, élaborée par Gilbert Guisan avec la collaboration de Doris Jakubec et à laquelle le Centre de recherches sur les Lettres romandes a prêté son appui, commémore le cinquantenaire du Bulletin des Etudes de Lettres, dont le premier numéro parut en décembre 1926, et se veut un hommage à la mémoire de ses premiers rédacteurs, Georges Bonnard, G. Volait et Ch.-E. Burnier.*

*A quelques mois près, ce cinquantenaire coïncide avec celui de la mort de Jacques Rivière. On a vu la place considérable que le grand critique français a occupée dans la vie culturelle de la Suisse romande, et les liens d'étroite amitié qui s'étaient établis avec la Société des Etudes de Lettres. L'évocation de son séjour et de son rayonnement dans notre pays s'imposait à nous.*

*Ce double hommage n'eût pas été possible sans de multiples concours, celui de M. Alain Rivière en tout premier lieu, qui nous a ouvert avec confiance et générosité ses précieuses archives familiales. Nous lui exprimons notre profonde gratitude.*

*Nous tenons à remercier également*

*M<sup>lle</sup> P. Y. Tombet, directrice de l'Agence centrale de recherches au Comité international de la Croix-Rouge,*

*M. A. Berlincourt, au Service de recherches de la Bibliothèque militaire fédérale,*

*M. Ph. M. Monnier, conservateur des manuscrits de la Bibliothèque publique et universitaire de Genève,*

*M. P. Hirsch, directeur de la Bibliothèque de la Ville de La Chaux-de-Fonds,*

*M<sup>lle</sup> H. Pidoux, au département des manuscrits de la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne ;*

*M. Fernand Auberjonois, M<sup>me</sup> Albert Béguin, M<sup>me</sup> Marie-Hélène Dasté, M. Daniel Bovet, le Père Georges Dufner, M. Charles-Henri Favrod, M. Pierre Grotzer, M<sup>me</sup> Marianne Olivieri-Ramuz, M. Marcel Raymond, M<sup>me</sup> André Rivier, M. Sylvestre Vautier,*

*qui nous ont aidés de leurs démarches, accordé les autorisations nécessaires, ou qui ont ajouté à notre gerbe de documents inédits.*

G. G. et D. J.

## TABLE DES ILLUSTRATIONS

Agence internationale des prisonniers de guerre, à Genève : fiche de recherche, au nom de Jacques Rivière . . . . .	3
Agence internationale des prisonniers de guerre, à Genève : fiche de situation, au nom de Jacques Rivière . . . . .	6
C.-F. Ramuz à Jacques Rivière, 25-26 juin 1917 . . . . .	18
Lettre de Jacques Rivière à René Auberjonois, 14 octobre 1917	23
Agence internationale des prisonniers de guerre, à Genève : fiche de rapatriement, au nom de Jacques Rivière . . . . .	32
Programme de la première série de conférences données par Jacques Rivière à Genève, en février 1918 . . . . .	36
Programme de la première conférence donnée par Jacques Rivière, sous les auspices des Etudes de Lettres, en mars 1922 . . . . .	44
Programme du débat Jacques Rivière - Ramon Fernandez, orga- nisé par les Etudes de Lettres, en décembre 1924 . . . . .	52
<i>L'Allemand</i> , page de couverture . . . . .	64
Hommage des Etudes de Lettres à Jacques Rivière	
Programme de la manifestation . . . . .	104
Appel aux membres de la Société . . . . .	125